

La campagne, la montagne

Séjours à la campagne de W. G. Sebald, traduit de l'allemand
par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 201 p.

Manuel de contemplation en montagne d'Yves Leclair, La Table
Ronde, 122 p.

Philippe Haeck

Number 208, May–June 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17841ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Haeck, P. (2006). La campagne, la montagne / *Séjours à la campagne* de W. G. Sebald, traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 201 p. / *Manuel de contemplation en montagne* d'Yves Leclair, La Table Ronde, 122 p. *Spirale*, (208), 30–31.

LA CAMPAGNE, LA MONTAGNE

SÉJOURS À LA CAMPAGNE de W. G. Sebald

Traduit de l'allemand par Patrick Charbonneau, Actes Sud, 201 p.

MANUEL DE CONTEMPLATION EN MONTAGNE d'Yves Leclair

La Table Ronde, 122 p.

JE NE m'habitue pas à la lecture, à ce geste d'ouvrir un livre — pourtant il y a depuis plusieurs années quelques milliers de livres dans ma bibliothèque —, de lire les premières phrases. Winfried Georg Sebald, un Allemand, né en 1944, mort en 2001 dans un accident d'auto en Angleterre où il était professeur de littérature : « *Il y a désormais plus de trente ans que j'ai fait la connaissance des écrivains dont traitent les articles composant ce volume. Je me vois encore, au début de l'automne 1966, au moment de quitter la Suisse pour aller à Manchester, mettre dans ma valise Henri le Vert, L'Écrin de l'ami rhénan et un exemplaire dépeigné de Jakob von Gunten.* » Yves Leclair, un Français né en 1954, qui a établi l'édition des œuvres de Pierre-Albert Jourdan : « *Ce seul geste d'ouvrir les volets vers l'est, d'ouvrir à la lumière blanche de l'Orient — une lumière d'autant plus douce, neigeuse, levante, élevant, que la nuit fut noire, qu'elle put paraître sans fin. S'orienter.* » Ces deux hommes qui aiment voyager et marcher, venus tard à la publication — 39 ans et 44 ans —, se ressemblent; ils auraient pu écrire ces mots de la seizième lettre à Fabienne dans *Le bonjour et l'adieu* de Jourdan : « *Que tous ces fragments forment un monde où l'on peut s'avancer reste tout de même surprenant. [...] La seule surprise est bien que ce monde, tel quel, existe. La seule stupeur. Et il y faut s'y frotter pour s'aiguiser la vue.* »

Au milieu d'une grande ville, dans une maison confortable, j'ai eu envie de dépaysement, de nature; cela me prend de temps en temps, j'imagine qu'à la campagne, dans la montagne demeurent des paysans ou des ermites qui vont m'aider à recentrer ma vie sur l'essentiel, ou qu'à défaut de sages humains il y aura de grands hêtres ou des fourmis ou des marguerites ou un étang qui vont m'apprendre à mieux vivre. C'est une telle envie qui me fait traverser des livres comme *Radieuse aurore* de London, *Joie dans le ciel* de Ramuz, *Le chant du monde* de Giono, *La mère des herbes* de Marchessault, *Haute plaine* de Kuban, *Un été prodigieux* de Kingsolver, *Séjours à la campagne*, *Manuel de contemplation en montagne*. De Sebald j'avais commencé trois livres parce que les petites photos en noir et blanc insérés dans

le texte m'attiraient comme si elles donnaient au texte un surcroît de réalité; quant à Leclair, il est responsable de ma découverte de Pierre-Albert Jourdan que je pratique un peu comme Perros : quand je veux lire quelque chose de solide, j'ouvre au hasard un des deux gros livres qui rassemblent son œuvre.

Un chien dans un champ

Le livre de Sebald est composé de six études : cinq écrivains — Johann Peter Hebel, Jean-Jacques Rousseau, Eduard Mörike, Gottfried Keller, Robert Walser — et un ami peintre, Jan Peter Tripp. Dans l'édition française nous avons droit à un texte supplémentaire, « *Au royaume des ombres* », un hommage à Sebald après sa mort par son ami peintre : « *Homme enseveli sous les ténèbres, ce maître du temps et de l'espace dont le regard s'animait au royaume des Ombres, n'était-il pas devenu lui-même, au fil des ans, dans son Royaume mélancolique, une sorte de plante d'ombre?* » J'ai lu Sebald lentement, envoûté par sa voix tranquille, c'est un professeur différent : il n'hésite pas à préférer aux méthodologies universitaires réglant la pratique des discours qui y sont tenus, l'écriture libre — dans un entretien avec Joe Cuomo : « *I never liked doing things systematically. Not even my Ph. D. research was done systematically. It was done in a random, haphazard fashion. The more I got on, the more I felt that, really, one can find something only in that way — in the same way in which, say, a dog runs through a field.* » Comme j'aime cet homme qui savoure la « *sagesse salomonienne* » de Hebel, dénonce la méchanceté de Voltaire à l'égard de Rousseau dont la « *seule consolation est le chien Sultan* », s'intéresse à la famille, aux maladies de Mörike, situe le contexte politique de l'écriture de Keller, parle de ses petites jambes, de sa description du « *sourire de bienveillance* » des juifs à propos de l'ignorance des chrétiens, est frappé par la ressemblance entre son grand-père et Walser dont il commente les portraits photographiques. Les études de Sebald sur des livres, des vies d'auteurs morts à qui il rend hommage, sont avant tout une petite musique discrète pour échapper à « *notre vie défigurée par la violence* »; ces livres

anciens paraissent lui donner une joie secrète. La nature, la campagne sont également des retraites, un peu comme l'île de Saint-Pierre où se réfugie Rousseau en septembre 1765 ou la maison de campagne où travaillait Kleist au printemps 1802 ou l'aquarelle de Keller représentant « *un paysage idéal, vallonné et boisé* » ou la description de la Voie lactée par Hebel. Mais ce n'est pas la nature qui domine dans ce recueil d'études où l'esprit de l'auteur bat la campagne à travers la lecture de livres aimés; il renvoie ici et là à d'autres lecteurs, faisant de son livre un voyage dans le champ immense de l'écriture qu'il voit comme « *un trouble du comportement [...] qui pousse à transformer en mots tout ce qu'on éprouve et, avec une sûreté surprenante, à passer à côté de la vie.* » À propos de Keller, il écrit : « *L'art de l'écriture est la tentative de conjurer ce noir fouillis qui menace de prendre le dessus, dans le dessein de préserver une personnalité qui soit à peu près vivable.* » À propos du style de Hebel : « *La langue garde sa retenue, dans la mesure où, évoluant en petits détours, vi-revoltes et digressions, elle épouse le cours de ce qu'elle raconte et sauve tout ce qu'elle peut des biens terrestres.* » Posture ambiguë donc : l'écriture perd et sauve; lui aussi, devenu écrivain, ne peut plus s'arrêter d'écrire alors qu'il ne désire rien d'autre que de vivre dans un monde tolérant, aimant : « *À une époque où la bourgeoisie revendiquait son émancipation à grand renfort de philosophie et de littérature, personne n'a décelé aussi bien que Rousseau l'aspect pathologique de la pensée, lui qui pour sa part ne désirait rien tant que de pouvoir arrêter le mouvement des rouages dans sa tête. S'il s'accrochait à l'écriture, c'était uniquement, comme le note Jean Starobinski, pour amener l'instant où la plume lui tomberait de la main et où l'essentiel se dirait dans l'étreinte muette signalant le retour aux origines et la réconciliation.* »

La paix de la poule

Si le regard de Sebald est tourné vers le passé — « *If people were more preoccupied by the past, maybe the events that overwhelm us would be fewer. At least while you're sitting still in your own room, you don't do anyone any harm* » —,

s'il est un humaniste qui essaie de tirer des leçons des catastrophes passées — lire ses conférences de Zurich sur le bombardement des villes allemandes par les Anglais de 1942 à 1945 : *Guerre aérienne et littérature* —, celui d'Yves Leclair se tient dans l'instant présent : « *Mon oreille et mon œil butinent le monde alentour, ses ondes invisibles : je vois, par exemple, la vieille payse aux cheveux de sorcière (ici on la surnomme Beauté céleste) qui sculpte la sauge avec son sécateur. Parfois elle saisit une brindille, la hume, la jette dans le tas d'herbes odorantes qui brûlent, puis se penche pour se rapprocher de la fumée, pour mieux sentir l'ultime quintessence des choses.* » Son petit manuel se divise en trois parties — matin, midi, soir —; chacune compte une centaine de notes généralement courtes, elles dépassent rarement une dizaine de lignes. Ce manuel n'en est pas un, son titre est trompeur comme le *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes* de Robert M. Pirsig; l'auteur avait pensé à un autre titre : « Le chant du pêcheur qui s'éloigne : *ç'aurait pu être tout aussi bien le titre de ce livret d'apprentissage à la calme contemplation.* » Ce livre est un choix de notes écrites dans les Pyrénées, les étés et hivers de 1996 à 2004, pour rendre compte de deux pratiques : la contemplation de la nature et la

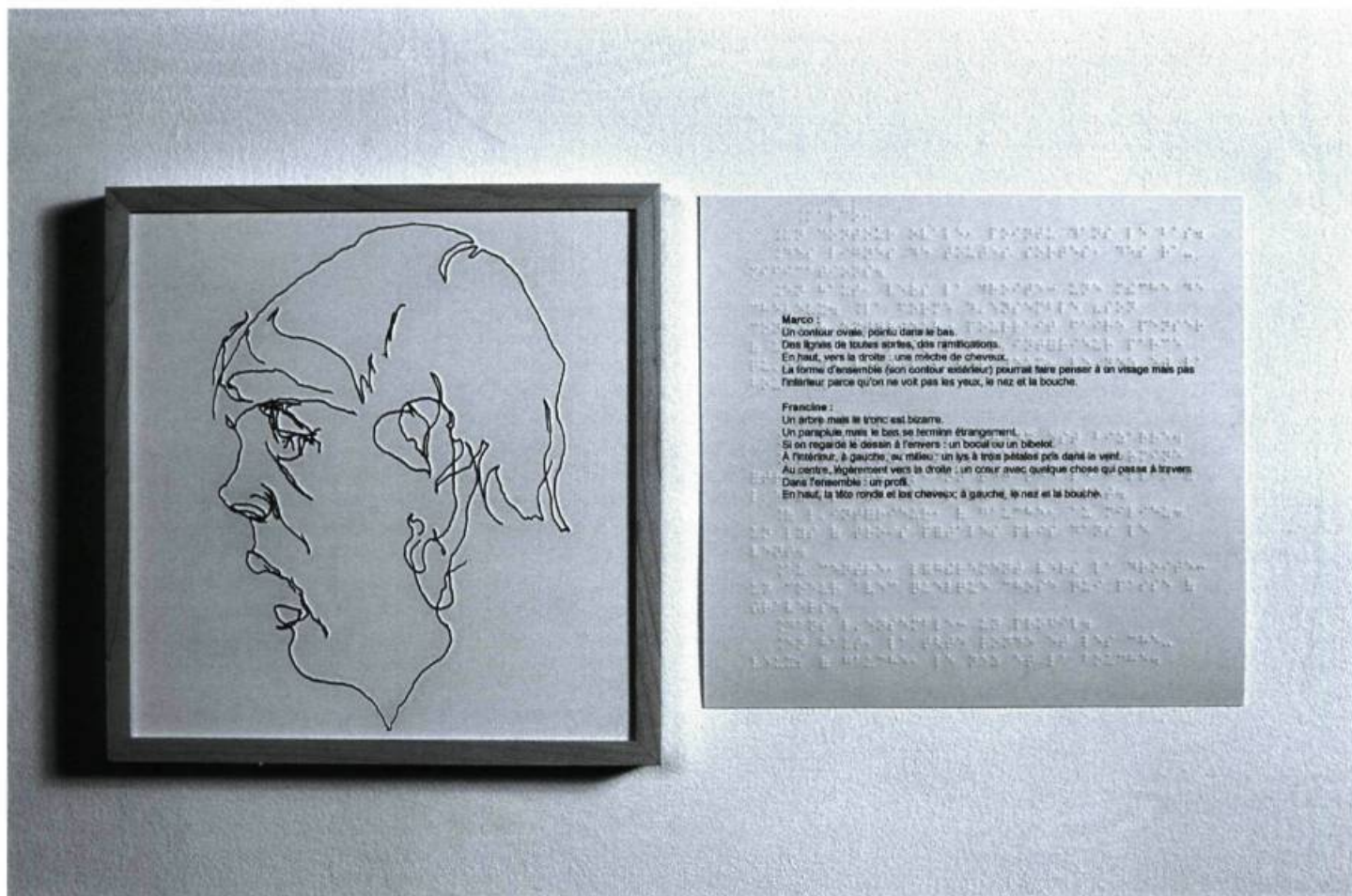
lecture de livres qui y incitent — on en trouve une liste à la fin sous le titre « Bibliothèque portative ».

Yves Leclair a une prédilection pour les oiseaux et les anciens poètes chinois; quant à lui, je ne crois pas faire fausse route en le considérant comme une poule : « *La poule a l'âme tranquille et vagabonde. Sa paix nomade est contagieuse. C'est comme si elle aérail, mais sans le vouloir, et même de façon absolument désinvolte, les recoins les plus secrets — et les plus clairs — de mon intérieur, comme si elle réveillait une lumière radieuse que je laisse couler hors de moi.* » Cet homme qui habite avec une femme et des enfants une grange dans les montagnes est une poule qui picore des miettes de paysages et de livres; ces miettes font de la lumière, qu'elles soient ramassées en plein soleil ou la nuit : « *Ah! Si je pouvais être diplômé de la lumière, tenir ce parchemin diaphane au fond des yeux, résonner comme la cloche de la petite chapelle dans la montagne. Être ce rien, poreux, simple pupille de l'air.* » Vous aurez compris que l'auteur se situe du côté du poème, que c'est un homme-enfant qui se réjouit d'une libellule, de « *l'éclat du soleil sur la table* », du sourire d'un vieux paysan, du « *croassement rauque d'un corbeau* », de « *babouches trouées* » — en exergue à

Prendre l'air, un de ses livres de poèmes, ces mots de Leopardi : « *Les enfants trouvent tout dans rien, les hommes rien dans tout.* » Son paquet de notes est une école de *dépossession*, de *dépouillement*, de *dénudation*, d'*idiotie*. Si vous avez la tête bourrée de concepts et que vous cherchez à vous en défaire, à vous ouvrir l'esprit autrement, ce faux manuel peut vous aider : « *Mais est-il utile que l'homme rajoute de son prétendu ordre là où il picore?* »

Sebald et Leclair paraissent avoir écouté ce que dit Victor Hugo à sa fille au début des *Contemplations* : « *Ô mon enfant, tu vois, je me sou mets. / Fais comme moi : vis du monde éloignée; [...] Sois bonne et douce.* » Après avoir lu le livre d'études et d'images du professeur, les notes rapides du marcheur, je suis prêt à lire *Le don des morts* de Danielle Sallenave que j'avais mis de côté à sa parution, choqué par son titre — entretenir le culte des ancêtres me paraît aujourd'hui aussi nécessaire qu'écouter les vivants : tirer encouragement et espoir de livres anciens est une façon de donner de la couleur à la vie, de se sentir lié à l'histoire de l'humanité — et j'ai bien envie d'aller en Bretagne où Perros a passé la dernière partie de sa vie.

Philippe Haeck



Raphaëlle de Groot, *Colin-maillard*, 1999-2001, détail : portrait de Pascal, non-voyant de naissance, réalisé à l'aveugle par l'artiste puis transposé en relief. Le dessin est accompagné d'un texte décrivant ce que Marco et Francine, non-voyants, ont perçu des traits de l'esquisse lors d'une lecture tactile. Photo : Philippe De Gobert